

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header: taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

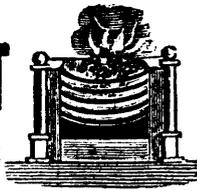
Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



SOMMAIRE DES MATIERES.

ROSEMARY, (suite et fin) ; PHYSIOLOGIE DU MARI, (esquisses de mœurs), L'HOMME MARIÉ BONNE D'ENFANS, L'HOMME MARIÉ AU SPECTACLE AVEC SA FEMME ; LE PAIN ROSE ; REVUE DES MODES DE PARIS.

ROSEMARY.

[SUITE ET FIN.]

VIII.

—Vous n'entendez donc pas le bruit qui se fait autour de vous ? dit Nol en entrant tout essoufflé. Tout le pays est à la porte.

—Qu'arrive-t-il donc, mon père ? Vous êtes agité. Parlez vite ! Quelque malheur !

—Le Prétendant est arrêté.

Le prince recula terrifié ; il se crut trahi, perdu.

—C'est impossible ! répliqua Rosemary, puis-je que vous m'avez déjà annoncé il n'y a qu'un instant que vous aviez arrêté vous-même le Prétendant cette nuit.

—C'est bien moi aussi qui m'en suis rendu maître ; je l'avais confié à la vigilance de Toby, qui nous l'amène.

Charles Edouard avait peine à comprendre le sens profondément obscur pour lui des paroles de Nol.

C'est toujours la même erreur qui grossit, pensa Rosemary ; Toby la partage avec mon père. N'importe ! il est temps que le prince quite au plus vite cette retraite.

—Sachant par le crieur, la nuit dernière, que le prince Edouard se trouvait dans le comté, reprit Nol en s'essuyant le front, j'ai commandé à Toby de me suivre, et nous nous sommes mis à battre la montagne. Le lièvre ne pouvait guère nous échapper : cent mille livres sterling éclaircissent la vue. Après trois heures d'attente entre le *Moulin au Vent* et le *Col du Diable*, nous avons vu venir un homme qui s'avançait avec précaution de notre côté. Moi, je l'ai attendu sur le chemin par où il devait passer ; Toby a tracé un crochet et s'est placé derrière lui. Enfermé entre nous deux, l'homme a été pris comme une souris entre deux portes, sans avoir seulement le temps de lever son bâton. Nous en avions deux pour lui répondre s'il eût tenté d'entamer la conversation. Interrogé, il nous a dit un nom qui n'est

pas assurément le sien ; son accent d'ailleurs l'eût trahi. Il est jeune, il est étranger, il est trouvé dans la montagne : c'est le prince Edouard, le Prétendant. Toby n'en doute pas plus que moi, et moi et lui nous conduisons alors le prisonnier en un lieu sûr où il doit rester jusqu'au jour sous la garde de nos amis, qui participeront, dans la proportion de leurs services, aux cent mille livres sterling. Je laisse Toby auprès du prisonnier.

Le jour venu, les voici, lui et nos amis, qui amènent chez moi le Prétendant, afin que l'honneur me soit laissé de le présenter moi-même au capitaine Cope, qui ne s'attend pas à cette glorieuse capture. Demain, sur cette table, enfants, nous verrons étalés en papier-monnaie, en argent, en or, comme il me plaira, les cent mille livres sterling. Réjouissez-vous donc de la bonne nouvelle ! Voilà la cause du bruit que vous auriez dû entendre si la porte n'eût pas été fermée.

—Mais pourquoi, brave Nol, dit le Prétendant en appuyant ses deux mains sur les épaules du mendiant, n'avez vous pas préféré les cent mille livres sterling promises à celui qui ne dénoncerait pas le prince aux cent mille livres accordées à qui le trahirait ?

—J'ai hésité, dit le mendiant, et c'est fort généreux de ma part, car les cent mille livres offertes par le roi sont, convenez-en, bien plus sûres que les cent mille livres du Prétendant ; mais Toby m'a fait adopter le parti que j'ai pris.

—Toby, s'écria Rosemary, vous a conseillé de dénoncer le prince ! Vous vous trompez, mon père ; il est trop jeune, trop noble et trop attaché au souvenir des Stuarts pour avoir songé à une telle action.

—C'est par ma foi, Toby ; et si vrai que c'est encore lui qui m'envoie vers vous deux afin de vous prier, car, la difficulté est grande pour nous, de nous dire l'un ou l'autre si c'est bien le Prétendant que nous avons arrêté. Ni lui, ni moi, ni personne d'ici n'ayant vu de sa vie ce prince, il nous est impossible d'assurer que c'est lui, incontestablement lui. Nous n'en doutons pas, mais encore désirons-nous cette preuve. Connaissez-vous le prince Edouard ? demanda Nol au Prétendant.

—Non, répondit indifféremment celui-ci.

—Et toi, ma fille ?

—Oui, mon père,

—Serait-il possible !

—Je le connais, je vous assure.

—Voilà du bonheur !

—Je le connais comme vous-même, dit Rosemary ; je l'ai vu à Paris lors de mon séjour dans cette ville quand j'étais institutrice, je l'ai revu à Rome ; cent fois je l'avais rencontré auparavant dans les promenades, à Florence, au bord de l'Arno, qu'aimait beaucoup le prince.

—Mon saint patron soit loué ! alors tu vas nous tirer d'embarras. C'est Dieu qui t'envoie. Répète à Toby que tu connais le prince. On va te confronter avec lui, descendes, affirme ce que tu m'as dit ; jure que tu le connais, jure que c'est bien lui : il s'agit de cent mille livres sterling. Ne va pas te tromper.

—Soyez tranquille, mon père.

Rosemary sortit.

Je n'ai pas suivi ma fille, dit Nol au prince Charles Edouard, parce que j'ai besoin de vous dire quelques paroles qu'elle ne doit pas entendre.

—Parlez ! dit le Prétendant qui ne trouvait pas que le moment fût très opportun pour écouter une confidence, ayant l'oreille et l'esprit attachés aux pas de Rosemary descendue.

—Vous m'avez regardé et questionné tantôt d'une étrange manière quand je vous ai annoncé l'arrestation du Prétendant, reprit Nol.

—Peut-être avez-vous cru voir ce qui n'était pas.

—Je ne me suis point trompé : vous m'avez méprisé dans un coin de votre âme et votre dédain est monté malgré vous jusqu'à votre visage.

—Oui, mon hôte, trahir ma révolte, si j'ose exprimer la pensée que vous avez devinée.

—Mais quand ce que vous appelez une trahison, mon jeune prêtre, est une vengeance pour celui qui l'emploie ?

—Le roi George II vous a donc fait beaucoup de bien, Nol, que vous croyiez devoir, par reconnaissance, lui immoler un Stuart ?

—A moi du bien ! Je détesterais autant la maison de Hanovre que la maison des Stuarts, si j'avais encore l'énergie ou plutôt le malheur de détester quelqu'un sur la terre ; livrer George II ou le Prétendant aurait pu être pour moi un acte de justes représailles envers tous les deux, si je n'avais songé qu'à moi en cela. Qu'il vous suffise de savoir, mon jeune ami, que je n'ai pas toujours mendié porte à porte dans le comté de Perth.

Sur ces paroles de Nol, le Prétendant examina les traits du mendiant, qui s'illuminèrent tout à coup d'une dignité remarquable.

—C'est mon passé ; n'y touchons point, c'est un vieux plancher sur lequel il est imprudent de marcher ; ma vie présente, toute ma vie, c'est ma fille. Grandeurs éteintes, richesses évanouies,

je ne les regrette que pour elle. Sou à sou quêtés sur la grande route j'ai payé son éducation ; je crois que je commettrais crimes sur crimes pour lui former une dot, pour la laisser riche après ma mort, heureuse du moins. Quand j'ai entendu qu'on accordait cent mille livres sterling à celui qui s'emparerait du Prétendant et que d'un autre côté on compterait la même somme à celui qui ne le livrerait pas, j'ai hésité, non, croyez-moi, pour décider ma conscience à se prononcer sur l'action si chèrement mise à prix, mais pour savoir laquelle des deux dynasties méritait le plus de crédit et offrait le plus de solvabilité. C'est George décidément qui me paiera. Je livre le prince Edouard. Les deux maisons royales m'ont fait assez de mal pour que deux d'elles contribuent à doter ma Rosemary. C'est Toby le guide qui l'épousera, et le mariage de la fille du mendiant Nol avec le guide Toby se célébrera dans un palais.

—Toby le guide, dites-vous, épouserait votre fille ?

—Ne le trouvez-vous pas assez jeune ?

—Sans doute il est très jeune.

—Assez beau ?

—Beau, oui !

—Assez noble pour ma fille,

—Mais s'aiment-ils ? demanda Charles, surpris au plus haut degré de tout ce qu'il entendait.

Ils ne font que cela, les chers enfants, depuis qu'ils sont au monde.

Nol s'interrompit pour s'adresser à sa fille, qui était remontée.

—Eh bien ! réponds ! Est-ce le prince Edouard que j'ai arrêté, l'as-tu reconnu ?

—C'est lui-même, répondit Rosemary.

—J'en étais sûr ! s'écria Nol, à nous donc les cent mille livres sterling ! Je descends. Le Prétendant, enchaîné et lié, s'il est nécessaire, va être conduit par moi et mes amis au capitaine Cope, et je reviens avec la récompense promise. Adieu mes enfans.

Nol revint sur ses pas.

—Mon jeune ami, dit-il au Prétendant, j'es père que vous ne vous générez pas avec nous si votre bourse est légère en ce moment ; il y a beaucoup de livres sterling dans cent mille livres sterling !

Nol sortit.

—Pas une minute à perdre ! dit Rosemary au Prétendant ; profitez de la méprise de mon père et de ceux qui, sous ma garantie, retiennent prisonnier quelqu'un d'étranger à tout ceci. Quittez une maison maintenant exposée à l'attention du pays depuis ces derniers événements, partez ! Dans une heure l'erreur sera reconnue, mais vous serez alors hors de toute atteinte. Quand vous

arriveriez à la plaine de Glenfinning, vos amis y seront déjà réunis.

—N'est-il pas trop tard, Rosemary ? Tantôt, quand votre père me parlait, j'ai entendu le son des trompettes anglaises. Où trouver une issue à travers l'armée royale pour me rendre à Glenfinning ? On m'arrêtera ; je serai interrogé. Ne vais-je pas porter ma tête à l'ennemi ?

—Le danger est grand, que l'habileté soit plus grande encore ! Sortez d'ici la tête haute, fendez cette foule grossie de soldats qui croient vous tenir et se disposent à vous traîner aux pieds de leur chef, et vous arrêtant de distance en distance, criez d'une voix ferme à l'entrée des villages, devant les troupes que vous rencontrerez, criez ceci : « J'annonce au bon peuple de Perth l'heureuse arrestation de Charles Edouard le Prétendant. » Puis poursuivez votre chemin et recommencez plus loin jusqu'à ce que vous soyez arrivé au rendez-vous.

—Charles ! dit ensuite Rosemary, toute fière et en larmes, héroïne par la tête, femme par le cœur, éloignant d'une main le Prétendant, et de l'autre le retenant près d'elle ; Charles ! lui dit-elle, vous partez roi, mais revenez soldat si vous m'aimez.

Elle n'eut pas le courage de retourner la tête pour accompagner du regard le Prétendant qui sortit.

—Dans deux heures, ô mon Dieu ! dit Rosemary, il sera à la tête de son armée. Quelle joie pour mon cœur.

—Peut être, dit Toby, qui était entré dans la pièce au moment où le Prétendant sortait.

Effrayée de cette réponse, lorsqu'elle se croyait seule, Rosemary vit derrière elle, les bras croisés, les yeux fixés sur ses yeux, Toby le guide.

—Vous savez. Rosemary, reprit le guide sans attendre que la fille de Nol eût recueilli assez de sang-froid pour exprimer son étonnement, vous savez que nul habitant du comté, fut-il pâtre ou chasseur, ne possède comme moi la connaissance des montagnes dont nous sommes entourés, les défilés, les versants, les endroits inaccessibles, s'il en est pour mes pieds, les pointes aiguës et les détours secrets qui raccourcissent de trois lieues le chemin.

—Toby, chacun vous accorde cette science de bon et digne guide que vous êtes.

—Le daim ne va pas plus vite, reprit Toby, et le vautour sans se poser, ne s'élève pas si haut que moi.

—Tout le monde, Toby, en conviendrait. Vous êtes le guide préféré des voyageurs.

—Eh bien ! si je veux même en lui donnant deux heures d'avance, je puis rattrapper le prince Edouard. Je sais que c'est le prince Edouard. Nol a cru m'avoir pour complice cette nuit ; il n'a

été que mon jouet. J'ai reconnu le Prétendant dès hier au soir, quand nous nous sommes séparés sous le prétexte également faux pour tous les quatre d'aller dormir. Le seul moyen de lui ménager une fuite était de me prêter au projet de Nol, que j'ai raffermi dans sa méprise. Ainsi c'est grâce à moi que le prince est demeuré libre ici, comme il vient de sortir libre de cette maison.

—Vous êtes un noble et loyal sujet, Toby, et l'histoire du pays aura une belle page pour vous.

Sans se prendre à cette interruption élogieuse, Toby continua en répétant une de ses phrases.

—En donnant même deux heures d'avance au Prétendant, je puis le joindre.

—Pour quel motif, Toby, tenteriez vous cette entre prise ?

—Je puis le réjoindre, redit de nouveau Toby, et m'en emparer.

—Vous êtes donc un de ses ennemis, Toby ?

—Oui, j'en suis un.

—Et depuis quand l'êtes vous, vous dont les aïeux ont tout perdu sous la dynastie qui règne.

—Depuis que j'ai vu ce que je ne croyais jamais voir.

—Toby, une haine aussi grave veut des mots réels.

—Je n'ai qu'un motif : vous le connaissez. N'aimez-vous pas le Prétendant ?

—Est-ce bien le moment, Toby, de s'occuper d'autres soins que de celui de faire arriver au trône notre prince légitime ?

—Vous vous occupez de ce soin, vous, parce que vous l'aimez : vous m'avouez ainsi que j'ai raison de croire qu'il a votre amour, Rosemary.

—Comment ne pas l'aimer, il est si malheureux !

Votre attachement pour lui n'est pas celui qu'inspire le malheur.

—Qu'en savez vous, Toby ?

—Je le sais parce que je suis obligé de vous demander ce qu'est devenu celui que vous me portiez avant que vous ne vous en lassiez du comté. A qui avez-vous pensé depuis votre retour ? A lui. De qui vous êtes-vous occupée ? De lui, uniquement de lui. Sur qui n'avez-vous cessé un instant d'avoir les yeux fixés ? Sur lui, sur lui seul. Sans mon nom dont vous vous êtes souvenue, je serais pour vous un étranger. Et pourtant, Rosemary, continua Toby d'une voix touchante, j'ai chaque jour prié pour hâter votre retour ; je mettais chaque jour une pierre au bord du lac depuis près de trois ans, afin de me rendre compte du temps de votre absence. Ce matin je les ai toutes poussées dans l'eau, en regrettant de ne pas suivre la dernière.

—Toby !

—Vous ne m'aimez donc plus, Rosemary, que vous avez pitié de moi ?

—Nous étions deux enfants au temps où je vous quittai.

—Deux enfants qui se chérissaient, Rosemary je souriais de votre sourire et vous marchiez dans mon sentier au bord de la montagne : nous nous cachions sous la même couverture l'hiver quand j'avais coupé le bois dans la forêt et que vous l'aviez reçu dans votre tablier. Mais depuis vous avez vu le monde, la France, l'Italie, d'où vous m'avez rapporté l'oubli et l'indifférence, et moi je vous attendais à la même place.

—Vous n'êtes point sortie de ma mémoire, Toby, et je vous considère toujours comme un bon frère.

—Moi je ne vous ai pas aimée comme une sœur. C'est donc lui, Rosemary, que vous n'aimez pas comme un frère ?

—Vous savez Toby, ce que nous avons l'un et l'autre puisé de saintes et brûlantes affections pour la famille des Stuarts dans les livres d'histoire que je vous lisais autrefois. C'étaient nos livres de fées. Pour chacune de leurs infortunes, nous avions une larme, et notre plus grand regret à tous deux était de supposer dans notre pieuse ignorance qu'il n'existait plus au monde un seul rejeton de cette grande et douloureuse maison.

Nous nous étions tant exaltés à la lecture de ces beaux récits, que nous aurions désiré mourir pour un descendant de Stuarts, si l'un deux s'était montré à nous dans ces temps-là. Si nous pouvions, disions-nous, en cacher un dans notre cabane ! Plus tard, je vais en Italie ; j'apprends qu'un Stuart est à Rome, je le vois, nos rêves se réalisent pour moi. La pitié a fait le reste. De mon côté, je vous pardonnerais sincèrement, Toby, d'avoir voué votre vie tout entière à une princesse de cette famille si, venue en Ecosse, à la place du prince Edouard, elle avait remué dans votre cœur tout ce que votre enfance y avait amassé de croyance et de sympathie. Le prince est aujourd'hui, pour moi comme pour vous, un héros, un défenseur, un roi.

—Il est mon rival, et dans mon âme s'est dissipé tout enthousiasme. Il vous aime et pour cela je le hais : il n'est plus qu'un homme pour moi. Il me prend mon avenir ; c'est à peine me venger que de me jeter sur le chemin aventureux qu'il veut s'ouvrir pour conquérir un trône dont il n'est peut-être pas digne.

—Vous êtes donc un partisan de George II, vous dont toute la race a été chassée de ses palais dans la rue par Guillaume ?

—Je suis pour moi, pour ma haine.

—Toby, votre colère vous rend injuste. Punissez-moi, mais lui !..

—C'est lui seul qui me tue.

—Toby, lorsqu'il est abandonné, poursuivi, le frapper ?..

—Attendrai-je qu'il soit roi pour rêver une vengeance impossible ? Nous sommes égaux aujourd'hui : il vient et me vole mon bonheur ; je l'attends et lui vole son trône. Je me rends où je sais qu'il doit passer. J'ai encore une heure d'avantage sur lui ; mais je n'ai plus qu'une heure.

—Restez, Toby ! il faut que je vous parle, que j'éclaire encore vos doutes.

—Le temps s'écoulerait. Je pars.

—Restez ! je vous en prie à genoux.

—Voyez comme vous avez peur ! Voyez comme vous l'aimez !

—Oh ! restez, Toby ! Restez !

—Eh bien je resterai, Rosemary, mais si vous consentez à ne plus le voir, à le quitter, à fuir de l'Ecosse avec moi dès ce moment même. Son sort est entre vos mains. Prononcez.

—L'abandonner pour toujours !

—Mais je veux un serment comme il est défendu d'en trahir.

—Le quitter pour toujours !

—Quelqu'un mourra ! s'écria Toby en se débarrassant des étreintes éplorées de Rosemary, et en sortant comme un éclair de la chaumière, après avoir noué autour de ses reins la ceinture de cuir qu'emploient les montagnards pour franchir à la course de longues distances.

IX.

Il n'était plus resté que Nol dans la chaumière ; le prétendant, Toby et Rosemary l'avaient quittée depuis le commencement de la journée précédente. Un profond désappointement rembrunissait son visage quand il y rentra seul après l'absence qu'il avait dû faire pour accompagner jusqu'au quartier-général du capitaine Cope celui qu'il avait cru être le prétendant. Son front semblait porter les marques des sévères railleries qui l'avaient accueilli pour prix de sa fausse nouvelle. Cependant une déception plus aiguë poignait Nol au cœur. Plus de cent mille livres sterling ! plus de doux bien-être à assurer à sa fille ! palais, chevaux, voitures, félicités de tout genre fondues comme les vapeurs du brouillard qui paraissent aussi des palais aux cent marches avant le lever du soleil. Après vingt ans de mendicité, un seul jour la fortune s'était offerte à lui, et au moment de la saisir elle le renversait du bout du pied dans la boue en lui laissant pour adieu un ironique éclat de rire. L'affront surpassait les premiers efforts de résistance de Nol ; il fléchit, il appuya son main sur ses genoux, son menton toucha sa poitrine : il pensa.

Les malheurs privés de Nol remontaient haut ; c'étaient des malheurs de race. Il appartenait à une de ces familles prédestinées qui ne se relè-

vent jamais de la chute du trône auquel elles s'adossent. Son grand-père ayant entretenu une correspondance avec Jacques II, lors de l'exil de ce prince à Saint-Germain-en-Laye, fut enfermé au fond d'un cachot à la tour de Londres, où il mourut après douze ans de captivité. On confisqua la moitié de ses biens ; l'autre moitié après d'innombrables procès devant toutes les cours d'Angleterre passa morcelée et appauvrie au descendant du malheureux qui avait payé par la spoliation, la détention et la mort son imprudente fidélité.

A l'avènement de la reine Anne au trône de l'usurpateur Guillaume, les partisans de la famille des Stuarts se persuadèrent facilement que cette princesse, fille aînée de Jacques II, ménagerait avec habileté une voie de retour à son frère, Jacques III. Entraînés dans cette croyance, les jacobites tramèrent ouvertement des conspirations en faveur de la dynastie exilée ; mais toutes échouèrent. Protestante, la reine Anne, non seulement continua l'usurpation dont elle avait hérité, mais elle la raffermirait encore par l'acte en vertu duquel elle assura la succession à la princesse Sophie, douairière de Hanovre. Ce fut même sous son règne que l'Ecosse cessa définitivement d'être un état distinct et devint un simple département administratif de l'Angleterre. Tant qu'elle vécut les partisans des Stuarts, déguisés sous le nom de tories, ne furent pas trop durement traités ; mais après sa mort, et à l'avènement de Georges Ier, les whigs mirent la conduite des jacobites sous les yeux du nouveau roi, qui les poursuivit pour tout leur passé et les punit comme rebelles, à cause de leurs preuves d'attachement à la reine Anne. En sorte que des tories furent frappés pour avoir soutenu la cause de Jacques II, et plus tard celle d'Anne, qui, après tout, n'était que celle de Guillaume, ainsi que l'événement le prouva. L'adresse de Godolphin, ministre de la reine Anne, produisit ces effets en apparence contradictoires, mais semblables au fond, puisque les uns et les autres tendirent à diminuer le nombre et la puissance des jacobites.

Au nombre de ceux qui crurent à une restauration sous la reine Anne et se dévouèrent au succès de cette illusion, le père de Nol eut le périlleux honneur d'être compté. On ne l'oublia pas sous le règne suivant. Georges Ier lui enleva la seconde moitié des biens que lui avait laissés Guillaume III, lequel n'avait pas eu le droit de lui prendre davantage. Ainsi deux dynasties avaient achevé la ruine de cette maison et obligé le chef d'un clan considérable à devenir le fermier de celui au profit de qui son domaine était passé. Nol, enfant, avait vu ces terribles vicissitudes. A la mort de son père, spolié ainsi qu'il vient d'être dit, il s'évada du

clan, et trop malheureux pour tenir un rang digne de sa naissance, trop fier pour servir de garde-chasse à quelque officier du roi Georges, il se fit d'abord guide comme Toby, premier degré de la mendicité, puis tout-à-fait mendiant, aimant mieux se dire en recevant l'aumône : ceci est une restitution que ceci est un gain.

Avec l'âge il arriva que la vengeance perdit dans Nol de son caractère héroïque, et que Nol mendia tout simplement parce qu'il n'était propre qu'à mendier. Il ne lui était resté au fond du cœur qu'un sentiment vivace et grand, l'amour pour sa fille Rosemary.

C'est pour elle seule que Nol pleura ses dernières larmes sur la terre en reconnaissant qu'il perdait les cent mille livres sterling qui devaient être le bonheur éternel de son enfant. Et quand, roi lui-même autrefois, roi d'un clan, ayant eu des sujets, une cour, des soldats, il se voyait mendiant, que lui importaient les misères d'un roi dont la race l'avait réduit là ?

Cependant Nol releva peu à peu son front, dégagé de brume, regarda ses haillons, et avec un sourire de pitié pour son ambition d'un instant, il se redressa sur son bâton et dit : — Allez chercher ma fille.

Le 19 août 1745, à onze heures du matin, Charles-Edouard entra dans le Glenfinnan. — Personne ne l'avait précédé ; il s'y trouva seul. Au fond de la vallée roulait le torrent qui lui a donné son nom, le Finnan ; et depuis le sommet des montagnes qui entourent ce cours d'eau jusqu'au lac où il va se perdre, il ne s'élevait au dessus du sol, balancées par le vent, que des touffes de genêt. Silencieuse solitude partout. Où étaient donc ces amis en armes que Rosemary lui avait promis ? Où se cachaient-ils ? Pourtant c'étaient bien l'endroit choisi, l'heure convenue. Le prince monta vainement sur des pointes de rochers, sur quelques arbres de haute taille, il n'aperçut que l'espace autour de lui. Le cœur découragé, il s'assit sur une pierre et il pensa avec amertume à sa triste situation. Qui eût vu en lui un roi puissant par sa naissance et ses droits allant reprendre sa couronne au bout d'un siècle d'exil imposé à sa race ?

Deux heures, deux éternités passèrent sur son front méditatif, et rien ne se montra. L'air s'agite. le prince écoute : est-ce le vent dans les arbres ? Le son continue sans se perdre ni diminuer : son oreille devient plus attentive. Il se lève ! ce bruit est répété par tous les échos de la vallée. Edouard s'anime, il espère, il doute encore, il ne doute plus ! c'est le Pibroch, c'est la voix de la guerre, le chant martial et populaire à la fois de Donald Macgillavry. Toute l'Ecosse rustiquement railleuse se personnifie dans cette ballade guerrière sous le nom de Donald Macgillavry, être fictif comme John Bull

et Jacques Bonhomme, terrible comme eux quand le jour est venu de se mettre en colère.

Les clans de leurs larges pieds foulent les genêts en chantant :

“ Donald à gravé la montagne, harassé de fatigue et mourant de faim ; Donald descend la montagne de fort mauvaise humeur ; Donald nettoiera comme il faut le nid du coucou : à la santé du roi, et de Donald Macgillavry !... Viens comme une balance, Donald Macgillavry viens comme une balance, pèse-les bien, pèse-les comme il faut : rejette bien loin tous ceux qui sont de fausses pièces, Donald Macgillavry.

“ Donald a couru sur la montagne comme un cheval échappé : on l'eût dit fou ou piqué par une guêpe. Quand il reviendra, il y a des gens qui riront bien : à la santé du roi Jacques et de Donald Macgillavry ! Viens comme un marchand de toile, Donald Macgillavry viens comme un marchand de toile, ta balle sur le dos et ton aune à la main ; donne-leur bonne mesure, Donald Macgillavry.

“ Donald à vécu avec les pillards et les voleurs, Donald a diné de privation et de misère ; mieux vaudrait pour les whigs et la whiguerie rencontrer le diable que Donald. Viens comme un tailleur, Donald Macgillavry, viens comme un tailleur, taille le drap en tous sens, et appuie comme il faut le dé sur l'aiguille. A la santé du roi Jacques et de Donald Macgillavry !

“ Donald est un brave qui n'aime ni la fourberie ni la whiguerie, ni les fourbes ni les whigs ; qu'ils tournent vite les talons ; il ne veut pas qu'on le raille ; il faut qu'on lui fasse justice où qu'il se la fasse lui-même, voyez-vous ! Viens comme un savetier, Donald Macgillavry ; viens comme un savetier ! bats-les comme semelle ; pique-les avec une bonne aleine. Vivent le roi Jacques et Donald Macgillavry.

“ Donald a été importuné de mauvaises raisons et de moqueries, on lui a fait même de belles promesses : on lui a donné de belles arthes, mais on n'a pas tenu le marché. Grand Dieu ! comme Donald est en colère ! Viens comme le diable, Donald Macgillavry ! viens comme le diable ; écorche-les bien et échaude-les bien, ces mauvais frères ! et vivent le roi Jacques et Donald Macgillavry. ”

—La main à ton épée, Charles Stuart ! voilà ton armée. Huit cents camérons, marchant sur deux rangs, pénètrent dans le Glenfinnin ; ils s'avancent sur deux colonnes ; ces deux colonnes entourent le prince, monté sur une éminence. Le marquis de Tullibardine plante l'étendard à ses pieds. Ainsi Rosemary n'avait pas trompé le prince.

Lorsque ce glorieux et sinistre étendard, lorsque ce trône et ce cercueil flotteront dans l'air

radieux d'une magnifique journée, douze cents toques bleues s'élevèrent à la pointe de douze cents lances.

Un des plus beaux spectacles que puisse rêver l'âme poétique de la muse royale se déroula sous le ciel.

Charles-Edouard était debout, ses longs cheveux blonds fuyaient sur ses épaules d'une souple élégance et passaient et repassaient au gré du vent sur son visage qui était d'une blancheur de femme, de la blancheur de Marie Stuart, la plus belle et la plus blanche des reines. Ses yeux bleus, tristes, heureux et doux, se portaient sur sa brave armée, toute orgueilleuse de voir son roi vêtu de la simple veste de tartan à carreaux rouges et blancs. Et tandis qu'il montrait sa royale et mélancolique personne aux montagnards, un d'eux, à genoux devant lui, la main sur le cœur, chantait le *Réveil de la claymore*, autre chant national de l'Ecosse insurgée.

En fuite le matin, deux heures avant cette consécration, solitaire dans le Glenfinnin comme un père, le soir même de cette journée, Charles-Edouard couchait sous une tente où mille de douze cents hommes qui avaient des armes, qui avaient foi en lui.

De cette tente voici ce qu'il écrivit au roi Louis XV, à Versailles,

“ Monsieur mon oncle,

“ J'eus l'honneur, il y a quelque temps, de donner avis à Votre Majesté de mon voyage ; j'ai aujourd'hui celui de lui faire part de mon arrivée en ce pays, où je trouve beaucoup de bonne volonté, et j'espère de me voir en peu de jours en état d'agir. Il dépend de Votre Majesté de faire réussir mon entreprise, ce qui ne lui sera pas difficile pour peu qu'elle veuille faire attention à mes besoins, et couronner par là la campagne glorieuse qu'elle vient de faire. Un secours qui ne coûterait que peu à Votre Majesté me mettrait bientôt en état d'entrer en Angleterre et m'obligerait à une reconnaissance égale à l'attachement respectueux avec lequel je serai toujours,

Monsieur mon oncle.

de Votre Majesté

Le très affectionné neveu,

CHARLES P. ”

Pas plus qu'aux touchantes protestations adressées de Rome et de Paris par le Prétendant, le roi Louis XV, ne répondit à cette lettre de son très affectionné neveu.

Le prince promenait à la lueur d'une lampe un compas sur une carte géographique ; un pas se fit entendre sous sa tente ; il lève les yeux, c'est Rosemary.

—C'est vous que j'attendais pour que ma joie fût complète, s'écria le Prétendant en la voyant entrer. Je vous dois le bonheur d'avoir pour palais cette tente.

—Vous le devez à vous seul, Charles, à vos titres qui sont si justes, à votre caractère qui va se montrer, car vous avez une armée pour combattre une autre armée.

—Ne suis-je pas soldat maintenant comme vous souhaitiez tant de me voir ?

—Oui, mon ami, oui, mon Charles, et vous êtes si intelligent, si humain que je n'ai pas besoin de vous rappeler l'affection que vous devez porter à tous vos soldats sans exception, sans distinction de rang. Pour vous suivre, tous ont quitté quelque objet qui leur était cher : l'un se souvient de sa femme, l'autre de sa mère l'autre de ses petits enfants qui l'ont regardé partir par le sentier d'où ils ne le verront peut-être plus revenir.

Je n'oublierai jamais vos divins conseils, enfant ! répliqua Charles à Rosemary en prenant un front d'ange dans ses deux mains royales.

Douce et ferme, la même voix continua :

—Vous êtes bon, Charles et vous serez brave comme vous êtes bon. Vous n'avez pas peur de la mort ; oh ! non, mon Charles !

—Parlez toujours, Rosemary, parlez !

—S'il faut enfoncer les rangs pressés des dragons en mis, se précipiter, la poitrine découverte, sur leurs chevaux, les heurter, les fuir, briser les sabres, éteindre les mousquets, vous serez le premier en tête des premiers, n'est-ce pas ?

—Dites, dites, Rosemary je vous écoute !

—Devant les bouches tonnantes des canons vomissant la mort dans tous les sens, balayant les hommes comme le vent fait de la paille et des feuilles sèches, vous marcherez bravement, mon Charles, la tête haute, l'épée à la main.

Des pleurs coulaient lentement sur les joues pâlies de Rosemary.

—Si une balle, mon Charles, vous casse le bras droit qui tient l'épée vous passerez sans cri, sans émotion, l'épée dans la main gauche, de peur que votre armée ne s'aperçoive de votre blessure.

Rosemary s'arrêta. Elle suffoquait, elle se mourait de douleur à toutes ces recommandations sinistres.

—Dites ! dites toujours, murmurait le prince qui commençait à comprendre l'étrange motif de ces questions mêlées d'effroi de curiosité et de tendresse.

—Et si un coup fatal vous atteint, continua Rosemary, vous saurez mourir avec fermeté.

Elle ne put aller plus loin. Elle poussa un

cri et tomba presque défaillante dans les bras du Prétendant.

—Mon Dieu, murmurait elle, mon Dieu ! j'ai eu la force de lui dire tout cela et il m'a écoutée ! Charles Stuart, comme on vous a calomnié !

—Mais vous m'avez rendu justice dans votre cœur, ma Rosemary, vous ! et vous seule n'avez pas douté.

—Ils sont bien vils, bien méchants, bien infâmes, reprit-elle, belle, sublime de tendresse, d'orgueil et d'indignation. Oh ! non, je n'ai pas douté !

—Eh bien alors, dit le prince en souriant avec finesse, vous ne doutez pas des périls que je vais courir dans mon entreprise. Je vous ai écoutée avec reconnaissance, écoutez moi avec bonté. Demain un sabre anglais peut couper en deux ma royauté précoce. Et vous, continua le prince en tombant dans sa mélancolie, vous, Rosemary, que deviendriez-vous ? Vous m'avez parlé de la mort, je vous en parle. Réalisez à la veille d'une séparation peut-être éternelle la promesse par vous sans cesse renouvelée d'accepter ma main.

Rosemary devint pensive.

Charles continua :

—Il y a beaucoup de jeunes prêtres parmi ces enfants dévoués de l'Ecosse qui veillent en ce moment autour de ma tente. Sur un signe il s'en présentera un. Avant le jour vous serez ma compagne sacrée dans ce monde où j'ai peut être si peu à rester.

—Je vous veux plus glorieux, mon Charles, répliqua Rosemary. Non ! vous ne mourrez pas ; et vainqueur, je n'ai plus de refus pour vous. Je vous aurai apporté pour dot une armée ; pour la vôtre, apportez-moi une victoire !

—Vous retardez toujours ! Triste obstination que je ne pénétre pas, mon amie.

—Aux armes ! aux armes ! entendirent-ils crier tout-à-coup. Aux armes ! L'ennemi qui fond sur nous ! qui nous surprend ! Aux armes !

—Mon épée ! dit le Prétendant en sautant sur son épée qui tira du fourreau. Mon épée !

—Bien, mon Charles ! bien !

—Ah ! ils ont dit que j'avais peur de la vue d'une épée comme mon aïeul Jacques II.

—Il est brave ! dit une voix qui se perdit dans le silence et l'obscurité derrière la tente.

—C'est la voix de Toby, se dit tout bas Rosemary.

Cette même voix dit encore :
—Je n'ai pas pu le déshonorer.
Il n'y avait pas eu de surprise de la part de l'ennemi. C'était une fausse alerte.
Toby s'enfonça dans la montagne.

XI

Sir John Cope, le commandant en chef de l'armée du roi George II, avait sous ses ordres deux régiments de dragons, trois régiments d'infanterie, quatorze compagnies de divers corps, et d'autres troupes de siège ; sir John Cope commandait à près de cinq mille hommes.

C'était, dit l'histoire, un brave officier, seulement les détails du costume le préoccupaient trop. Les pans et les revers, le collet et les boutons, la queue et les guêtres, les galons et les buffleteries, absorbaient la plus belle part de son intelligence militaire. Vaincre pour lui n'était rien ; vaincre selon les règles était tout. Il avait vaincu souvent, mais non des montagnards, contre lesquels il ne s'était jamais battu et qu'il ne tenait pas à battre, les méprisant trop. Quand on le chargea de repousser la petite troupe du prince Edouard, il railla, il fut sur le point de refuser la mission. Cependant, par respect pour la subordination, il consentit à faire cette partie de plaisir, emportant avec lui, dans un flegmatique convoi, patient comme tout ce qui est sûr d'arriver, des troupeaux de bœufs des chariots de pains et de biscuits. Ceci avait lieu le 20 août. Le 27 août, sir John Cope battait en retraite ; mais il fuyait méthodiquement.

— Sir John Cope n'avait oublié qu'une chose dans ses prévisions dédaigneuses, c'est que l'armée la plus terrible, la plus difficile à combattre est celle qui n'est pas une armée.

Quand Charles-Edouard apprit la retraite des Anglais, il versa à ses montagnards et se versa une tasse de wiski, disant : « Buvois à la santé de ce bon M. Cope, et puissent tous les généraux de l'usurpateur se montrer mes amis comme lui ! »

Ses montagnards lui répondirent par ce cri significatif : « A Edimbourg ! à Edimbourg ! »

On marcha vers la capitale de l'Ecosse. Sur le chemin, parcouru triomphal, des vieillards avant de mourir voulaient voir le descendant de Marie Stuart, les femmes distribuaient à la foule des rubans blancs, les jeunes filles tendaient la joue au beau petit neveu de Charles II. Une d'elles voulut obstinément un baiser sur les lèvres : elle l'obtint du Prétendant, à qui l'amour fit beaucoup de prosélytes parmi les femmes. On peut dire que son visage a régné. Il a été le doux et pâle Endymion de la royauté jacobite.

Au coucher du soleil la petite armée de Charles-Edouard aperçut le palais d'Holyrood et les châteaux d'Edimbourg.

XII.

A la première rencontre décisive entre les troupes royales et les montagnards, à quelques

milles d'Edimbourg, les deux corps étaient à peu près égaux en nombre, sinon en force, car les Anglais avaient de l'artillerie. La première journée de cette collision fut brillante ; Sir John Cope dut être content de lui, il eut occasion de manœuvrer comme sur une table d'échiquier. Le lendemain la théorie eut le dessous ; derrière un brouillard qui déroba d'abord leur marche pour les montrer ensuite sous un jour décevant à l'ennemi, les Ecossais, brandissant de longues faux, dardant leurs claymores sans préjudice de leurs fusils de montagnes croisés sur la poitrine, coururent sur l'artillerie anglaise, malgré la fumée, les balles, les cris et les boulets. Les Mac-Gregors, Bédouins de l'Ecosse pour la dextérité, décollaient les têtes au revers de leur faux.

Le soleil n'était pas entièrement voilé. Des témoins de cette grande scène historique parlent de l'effet inouï du brouillard et de la fumée, chaos au milieu duquel piétinaient des hommes, des chevaux, déformés de la plus étrange manière par les reflets rouges de l'explosion des armes et par la teinte ponceau que donnaient à la masse générale les rayons du soleil arrêtés par une double vapeur. On eût dit d'immenses crabes de mer aux mille phalanges en jeu se colorant en rouge en tombant dans ce milieu ardent.

Que faisait Edimbourg pendant cette horrible mêlée, Edimbourg, la seconde ville du royaume ? Edimbourg, espèce de capitaine Cope, prétendait qu'il fallait se borner à lire du haut des murs aux rebelles, pour les dissiper, l'acte contre les rassemblements ; que d'ailleurs l'armée de Charles-Edouard, mal nourrie, mal vêtue, nullement payée, ne se composait que de vieillards et d'enfants. Cependant, quand ces octogénaires et ces adolescents s'approchèrent d'Edimbourg, on se décida à relever les fortifications ; et lorsqu'on sut que les montagnards et les soldats de l'armée royale étaient aux prises à peu de distance de la ville, on commença à se demander quel parti on prendrait ; si l'on serait pour le roi George II, ou pour le Prétendant. Chaque minute, augmentant l'anxiété des habitants, exigeait, pressait une conclusion. Selon les nouvelles apportées du théâtre du combat, les échelons voilaient ou dévoilaient le cheval blanc peint sur les armes de la maison de Hanovre. Enfin des dragons anglais, vaincus sur le champ de batailles de Preston-Pans, car c'est le nom qui resta à cette affaire, traversèrent la ville en fuyant. Décidément le cheval blanc de la maison de Hanovre fut couvert.

Le même jour Charles-Edouard entra à Edimbourg accompagné des ducs de Perth, de lord Georges Murray, de lord Lewis Gordon, lord Elcho, lord Gilvic, lord Pitshgo, lord Nairn,

Lochiel, Keppoch, Clanranald, Macdonald, Glencoe, Lochgarry, Andshiel, Glenbuechet, sir Thomas Sheridan, le colonel O'Sullivan.

Après le bonheur de voir le prince à qui toutes les dames d'Edimbourg envoyaient des fleurs, des saluts et des baisers du haut de toutes les croisées des sept étages de toutes les maisons, la curiosité la plus vive était excitée par la présence au cortège d'un jeune montagnard qui avait tué de sa main quatorze anglais dont onze soldats et trois officiers.

Le soir, il y eut fête à Holy-Rood : le Prétendant installé dans le palais des rois ses ancêtres, reçut les officiers de tous ses clans, les partisans nombreux que sa victoire lui avait créés depuis quelques heures à Edimbourg ; enfin tous ceux, de quelque rang qu'ils fussent, qui brûlaient de connaître le petit-fils de l'héritier d'une race déjà passée depuis longtemps dans le domaine vaporeux de la tradition.

L'histoire n'a pas toujours d'aussi consolans tableaux à dérouler. La propriété retournait au maître, le chef reprenait l'armure, le roi et le trône allaient pour ainsi dire au-devant l'un de l'autre. Charles-Edouard, en se promenant dans la longue galerie d'Holy-Rood, où étaient placés l'un à côté de l'autre tous les portraits des rois ses aïeux, provoquait des comparaisons sur lesquelles les moins prévenus insistaient. Le prince ressemblait, trouvait-on à l'immortel Robert Bruce, qui lui aussi, noble, grand et beau, reconquit son royaume à la pointe de l'épée.

Vers le milieu de cette soirée, un incident, indifférent en lui-même, fit quelque impression sur ceux qui en furent témoins. Au moment de monter sur le trône, où il devait lire une loi d'amnistie, le Prétendant demanda sa couronne, celle que son père Jacques III, lui avait remise à Rome et qu'il portait au bout de son bâton en entrant dans la chaumière de Nol. Toutes les recherches furent vaines : on ne retrouva pas la couronne.

—Ton casque de fer ! mon brave écossais, dit alors le prince à un Highlander blessé à la joue, de garde à la porte du salon. C'est la plus belle couronne d'un roi vainqueur, ajouta-t-il, et il posa le casque sur son front.

L'acte d'amnistie fut lu aux acclamations du peuple répandu dans les galeries, pressé du porron jusqu'aux combles du palais d'Holy Rood ; et cette manifestation libérale d'un prince généreux lui gagna d'autant plus le cœur de ses nouveaux sujets, qu'au moment de la lecture le canon de la forteresse d'Edimbourg lançait encore d'impuissans boulets contre Holy-Rood. Pardonnez quand la révolte n'est pas encore soumise, c'est magnanime.

Cette lecture finissait à peine, qu'un mouvement onduleux de la foule porta jusqu'aux pieds du trône l'intrépide montagnard dont le bras avait tué quatorze Anglais à l'Éreston-Pans. Il paraissait vivement résister à cette présentation triomphale. Le prétendant lui tendit la main ; il s'inclina sans y porter les lèvres.

—Sire ! dit alors Nol le mendiant, ce jeune homme, c'est Toby le guide, dont peut-être il vous souvient.

Un divin sentiment de reconnaissance luisait dans les yeux du jeune prince en voyant devant lui Nol qui lui avait donné du pain, Rosemary sa vie entière et son amour, Toby son sang dans la grande bataille. Il se retenait pour ne pas descendre du trône et les presser tous les trois sur son cœur ; et il ne lui était permis que d'être affable et généreux devant tant de spectateurs.

Le prince et ses amis se regardèrent longtemps sans parler.

Enfin, Rosemary dit la première : Prince, le peuple veut une récompense pour ce brave soldat !

—Qu'il soit capitaine dans mon armée, répondit le Prétendant.

—Sire, ce n'est pas assez, répliqua Rosemary.

La foule étonnée applaudit à tant de généreuse témérité.

—Je lui donne un château dans le comté où il est né et tous les droits qui se rattachent à notre don royal.

—Sire ! ce n'est pas assez, osa dire de nouveau Rosemary.

Nouvel étonnement des témoins de cette scène.

—Je nomme Toby pair d'Angleterre.

—Sire ! ce n'est pas assez, dit une troisième fois la fille de Nol.

—Que veut-il donc ? que veut-elle donc pour lui ? se demandait le peuple dans son prodigieux étonnement.

—Qu'il soit duc, dit en souriant le prince, puisque c'est ce que vous désirez pour lui et que c'est tout ce que je puis lui accorder sur la terre, dans les limites de mes pouvoirs.

Cette fois, ce fut Toby lui-même qui s'écria :

—Sire ce n'est pas assez, car vous m'avez pris davantage,

Toby s'ouvrit ensuite un passage à travers la foule et disparut.

Et toi, Nol, dit tout bas le prince en descendant du trône, que veux-tu, que demandes-tu ? Je ne puis raisonnablement pas te donner les cent mille livres sterling que t'aurait rapportées mon arrestation ; mais que veux-tu ? dis, parle sans peur. L'hospitalité a racheté ta faute.

D'ailleurs, n'était-ce pas pour faire le bonheur de ta fille que tu me livrais ?

—Sire, répondit le vieux Nol, accordez-moi d'être le premier mendiant du royaume.

XIII.

Peu à peu la population d'Edimbourg se retira dans ses foyers, elle avait besoin de goûter les délassements d'un sommeil nécessaire après tant d'émotions diverses.

Il ne resta debout que la garde du prince. Tout s'éteignit autour d'Holy-Rood reconquis : le bruit, le mouvement, les lumières. Dans le château le même silence se fit ; deux voix seules s'interrogeaient et se répondaient dans la chambre à coucher de Marie Stuart.

—Est-ce demain que vous serez la compagne sacrée de moi-même ?

Point de réponse sur les lèvres de Rosemary, qui osait à peine se tenir assise dans le fauteuil de la reine martyre.

—Pauvre vous avez éloigné le jour de notre union, obscur vous m'avez voulu glorieux ; vainqueur et roi me refuserez-vous encore ?

—Au roi, dit tout bas Rosemary avec une sublime simplicité, il faut pour épouse une reine. L'état le veut, le rang l'exige.

—Je le sais, répliqua le prétendant, sans chercher à tromper cet ange attentif auprès de lui dans une chambre sainte. Je le sais, mais à côté de la reine, la femme que m'impose l'état, je veux placer ma Rosemary la femme qu'a choisie mon cœur. Elles seront inconnues l'une à l'autre : près de celle-ci la dignité, le respect, la main froide ; près de celle-là la consolation, la paix de l'âme, l'affection, le bonheur. Ne serez-vous pas la vraie femme, la meilleure, la seule ?

—Charles Stuart, vous arrangez des plans impossibles. La reine veut toujours être la femme, et la femme veut toujours être la reine.

—Tout cédera devant ma volonté.

—Voyez, déjà la violence dans le ménage.

—Je serai adroit.

—Déjà la ruse.

—Je ne serai pas roi ! ou vous serez ma femme à la cour, comme vous l'avez été dans l'exil.

—Charles, dit Rosemary, on m'empoisonne ra si je porte ombrage.

—Plus de couronne ! point de royauté sans vous ! Je retourne à Rome ; je reprends le chemin de l'exil.

—Charles ! dit alors Rosemary en passant ses bras autour du cou de son beau cygne royal, en mêlant sa chevelure blonde à ses cheveux blonds, en confondant le rayon de ses yeux bleus avec le rayon plus doux encore des yeux bleus du prince, en lui parlant près de ses lèvres,

près du cœur ; Charles, mon tendre Charles, vous n'êtes pas roi.

C'est une ambitieuse, pensa le prince, qui n'avait pas encore eu cette pensée que lui suggérerait Rosemary. C'est une ambitieuse — Je ne suis pas encore roi. — Elle veut être reine.

XIV.

Dieu abandonna la cause des Stuarts quelques mois après l'installation du prince Charles-Edouard à Edimbourg, et suscita contre elle un bourreau qui se nommait le duc de Cumberland, celui que les Français vainquirent à Fontenoy.

A Culloden, dernière et sanglante bataille des montagnards contre les troupes royales, furent défaits, exterminés, anéantis, broyés, les clans, les clans superbes et fidèles d'Athole, de Cameron, d'Appin, de Fraser, de Mac-Intosh, de Mac-Lean, de Mac-Lachlan, de John Roy Stuart, de Farguharson, de Clanarald, de Keppock et de Glengary, et tant d'autres. Le brigandage acheva ce qu'une injuste victoire accorda au duc de Cumberland, à qui l'on pardonnerait d'avoir enlevé aux Ecossais, braves gens ! trente pièces de canon, deux mille trois cent vingt fusils, cent trente claymores, trente-sept barils de poudre et vingt-deux fourgons, si ses soldats, si ses valets n'avaient aussi pris les montres des vaincus.

Des drapeaux des montagnards furent traînés dans les ruisseaux de Londres par des ramoneurs.

Prophétiques Stuarts !

Le cercueil avait eu raison du trône.

A Culloden tout périt : une dynastie, tout entière, un peuple.

Six cents Français restèrent sur le champ de bataille ; gloire plus triste, des femmes furent traînées à l'échafaud pour avoir été fidèles à leur beau Charles-Edouard !

Le vin coula à Londres ; le sang à Edimbourg.

XV.

Dans la même chaumière, où le prince Edouard avait pénétré un an auparavant en descendant en Ecosse, il parut une seconde fois pour reprendre ses habits de prêtre irlandais. Il était souillé de boue, couvert de sang, exténué, mourant.

Une femme l'attendait au seuil de la chaumière

—Maintenant, lui dit-elle en se jetant à son cou, je suis votre femme, Rosemary est à vous pour toujours.

Un prêtre bénit le même jour ces deux touchantes infortunées.

Ici le mariage : plus loin, à quelques lieues, un montagnard se présentait au Néron de l'Angleterre, au duc de Cumberland, et lui disait : " Duc, " j'ai gardé dans ma chaumière le prince Charles-Edouard et ne l'ai pas " dénoncé. Je réclame la mort. Voilà la preuve de ma trahison — la " couronne du prince. "

On trancha la tête à Toby le guide. N'avait-il pas dit à Rosemary : *Quelqu'un mourra.*

Aux environs de Perth, dix ans après ces terribles événements, une voix cassée disait aux passans :

— La charité, s'il vous plaît-

C'était Nol le mendiant, comte de Douglas.

LÉON GOZLAV.

NOTE. Moins quelques accessoires purement de forme exigés par le genre, tout est vrai dans cette nouvelle dont le sujet est emprunté aux dernières révolutions politiques de l'Angleterre. La vie aventureuse de Charles-Edouard fut en réalité plus romanesque que nous ne l'avons présentée. Il a existé plus d'un Nol à cette époque de spoliation qui suivit l'avènement de la famille de Hanovre; Toby aussi à vécu. Son dévouement fut héroïquement imité par Roderic-MacKenzie, le fils d'un orfèvre d'Edimbourg. Blessé à mort, ce brave jeune homme, qui s'était fait passer pour Charles-Edouard, s'écria, poursuivant jusqu'au bout son rôle : " Malheureux ! vous avez tué votre prince. " Quant à Rosemary, appelée Clémentine Walkenshaw dans l'histoire, elle mourut à Meaux peu d'années avant la révolution française, sous le nom de comtesse d'Albertstoffs. Je crois que sa fille Charlotte, duchesse d'Abany, vit encore.

Ces détails seraient inutiles s'ils ne devaient nous fournir l'occasion d'indiquer avec une gratitude profonde l'ouvrage où nous les avons puisés ; nous voulions parler de la curieuse et touchante Histoire de Charles-Edouard par M. Amédée Pichot. Il est peu de livres, à notre avis, faits avec plus de soin, de talent et de mesure. C'est un ouvrage qui n'est plus à faire ; immense éloges à une époque où l'on tenterait de refaire la création du monde s'il se trouvait des actionnaires.

L. G.

PHYSIOLOGIE DU MARI.

ESQUISSES DE MŒURS.

L'HOMME MARIÉ BONNE D'ENFANS.

Vous êtes marié et vous avez des enfans ; c'est très bien. L'Écriture dit : *Croissez et multipliez.*

Arrivons à l'homme marié qui adore les enfans, qui se dévoue à eux corps et bien ; qui reste en extase près de leur berceau ; qui leur donne la bouillie, qui la goûte avant eux ; qui se relève la nuit pour leur donner à boire ; et qui, dans la journée, les promène sur les boulevards ou ailleurs.

Promenons-nous aussi sur les boulevards ; nous

nous ne tarderons pas à rencontrer un homme marié bonne d'enfans.

Il est impossible de ne point reconnaître au premier coup d'œil ce type de l'amour paternel qui a fait abdication de tous les autres droits de l'homme pour se consacrer entièrement à ses petits.

Voyez ce Monsieur dont la mise décente et bourgeoise n'annonce pas la moindre coquetterie ; il serait fort propre, si ses enfans n'avaient pas l'habitude d'essuyer leurs mains à son habit, à son pantalon, enfin, à la première chose venue de sa personne.

Mais comme il a presque toujours sur ses vêtements quelques échantillons de confitures, de beurre, de miel, de raisine et de mélasse, vous concevez qu'avec tout cela il lui est difficile de conserver un air de propreté et une tenue soignée.

Souvent aussi ce Monsieur a quelque partie de son habit déchirée ; il est rare qu'il ne lui manque pas plusieurs boutons, et que son chapeau n'ait pas reçu des renforcements. Tout cela est la suite des espiègeries de ses bambins, et cela ne l'empêche pas de chanter toute la journée :

Ah ! qu'on est heureux d'être père !

Ce Monsieur a deux fils, et son épouse est enceinte d'un troisième rejeton. L'aîné de ses fils a six ans, le second est dans sa quatrième année. Ce Monsieur est, depuis son réveil jusqu'au moment où il se couche, aux ordres de ses deux petits garçons ; Madame ne veut pas que l'on contrarie en rien Dodolphe et Polyte ; elle prétend que pour former le caractère aux enfans, il faut constamment faire leur volonté ; Monsieur est trop bon père pour contrarier Madame, et, au lieu de faire obéir ses marmots, c'est lui qui est sans cesse aux ordres de ses deux bambins.

Quand Dodolphe et Polyte veulent aller se promener, notre homme s'empresse de passer sa redingote, de prendre son chapeau, et le voilà parti avec ses fils.

Madame lui crie du haut de l'escalier : " Prenez bien garde aux voitures... ne les faites pas aller trop vite... ne les laissez pas marcher dans la crotte !... S'ils déchirent leurs vêtements, ce sera à vous que je m'en prendrai... "

Toutes les recommandations que l'on ferait à une bonne ; et à tout cela Monsieur a répondu d'un air soumis :

" Sois tranquille, chère amie... je ne les quitterai pas une minute... je ferai bien attention... ne sois pas inquiète... "

Monsieur se dirige du côté des boulevards, tenant Polyte d'une main et Dodolphe de l'autre.

D'abord la promenade commence assez paisiblement ; les enfans, satisfaits d'être sortis, se contentent de regarder autour d'eux et de forcer leur

père à s'arrêter devant chaque boutique, ce que celui-ci fait avec une complaisance admirable.

Mais, arrivé sur le boulevard du Temple, Dodolphe veut aller à droite pour voir les figures de cire, Polyte veut qu'on tourne à gauche pour voir le Château-d'Eau.

Se sentant tirailé des deux côtés, notre homme marié bonne d'enfants est fort embarrassé ; pour la première fois il ne peut contenter en même temps ses deux fils, mais il fait ce qu'il peut pour les mettre d'accord, en leur disant :

« Mes amis... nous ne pouvons pas aller en même temps des deux côtés... si cela se pouvait, certainement je ne demanderais pas mieux ; vous savez bien que je n'ai pas l'habitude de vous contrarier.

—Je veux voir les figures de cire, moi !... dit le plus grand.

—Je veux aller au Château.dodo... dodo... na ! crie le plus petit, qui est déjà rageur et commence à taper des pieds comme une grande personne, ce qui fait l'admiration de son père.

—Non... nous irons par là... n'est-ce pas, papa ?...

—Non... par ici... petit pepère... »

Les deux mioches recommencent à tirer l'auteur de leurs jours en s'attachant chacun à un pas de sa redingote. Notre homme a envie de pleurer ; mais enfin, s'apercevant que, s'il n'y met ordre, il va se trouver bientôt réduit à une veste, il prend une belle résolution, et, faisant une grosse voix, se met à crier :

« Ah ! corbleu, Messieurs, si vous ne finissez pas, je vais m'en aller et vous laisser là tous les deux... fichtre !... et la garde viendra vous prendre... fichtre... et on vous arrêtera comme des mauvais sujets... ah ! ah ! ce sera bien fait. »

Cette menace fait son effet. Les enfants se taisent pour un moment. Enchanté d'être parvenu à se faire obéir, notre homme les emmène avec un certain air de fierté, regardant autour de lui pour jouir de l'effet qu'il a dû produire sur les passants.

On va se placer devant les figures de cire, mais cela ne satisfait pas les deux petits garçons, qui veulent entrer dans le spectacle. Le papa s'exécute. On entre dans l'intérieur de la baraque. C'est la quinzième fois que cet homme respectable voit le spectacle des figures de cire et entend l'explication des tableaux. On accorde des prix de vertu à des gens qui n'auraient pas la force de subir cette épreuve.

Après avoir vu les figures de Curtius, les enfants ont soif. Le papa les mène dans un café et demande de la bière. On en apporte : les deux petits garçons y goûtent, font la grimace, et craquent en disant :

« Oh ! que c'est mauvais !... C'est pas sucré ! »

Le papa demande une limonade ou de l'eau sucrée qu'il donne à ses fils, et, quoiqu'il n'ait pas soif, il avale tout le contenu de la bouteille de bière, afin de ne l'avoir pas fait venir inutilement ; l'amour paternel rend capable de tout.

En sortant du café, les enfants veulent voir Polichinelle. On s'arrête devant une maison de toile. Cette fois les deux bambins ne demandent pas à entrer dans l'intérieur, ils ont déjà deviné que le plus amusant se passe à la porte. Mais comme ils se trouvent derrière des tourlourous, des bonnes, des flâneurs de toute espèce en vestes, en blouses, et même en habits, qui viennent aussi regarder Polichinelle, ils se mettent à crier :

« Papa... porte-moi... papa... bras !... bras !... »

Notre homme marié se baisse, entoure chacun de ses fils avec ses bras, les élève ainsi à la hauteur de ses épaules, et, dans cette position, se trouve avoir le nez contre les fonds de culotte de ses mioches, lesquels n'ont pas encore appris à se contenir en société. Tout n'est pas rose dans les conditions de la paternité.

Et ce cher Monsieur, qui ne voit plus rien que les deux fonds de culotte de ses fils, est encore obligé de leur expliquer le spectacle et de répondre aux questions que ceux-ci ne cessent de lui adresser :

« Papa... qu'est-ce que c'est donc que ce vilain-là... qui secoue la tête et qui veut battre Polichinelle ?

—Mon fils, c'est le commissaire.

—Tiens !... il a deux grandes cornes sur la tête... et une queue rouge...

—S'il a une queue rouge, ce n'est pas le commissaire... C'est le diable mes enfants.

—Papa, à cause de quoi que le diable veut battre Polichinelle ?

—Mon ami, c'est que probablement Polichinelle n'aura pas été sage, qu'il aura refusé de manger sa soupe et qu'il n'aura pas voulu apprendre par cœur la fable du Renard et du Corbeau.

—Papa... c'est donc le diable qui apprend des fables à Polichinelle... c'est donc son maître d'école ? »

Le papa, confondu par la profondeur de cette réflexion, faite par M. Dodolphe, qui vient d'avoir six ans, promène ses regards sur les personnes qui sont autour de lui, comme pour trouver dans les figures une expression d'admiration qui réponde à celle qu'il éprouve en ce moment pour son fils. S'apercevant que personne ne prend garde à lui, notre homme se décide à répondre,

mais très haut, et en cherchant à fixer l'attention du public :

“ Mon cher Dodolphe, le diable n'est pas maître d'école ; certainement ce serait à tort que vous lui attribueriez ces fonctions... ces fonctions... d'autant plus... ces fonctions... ”

Ici, le papa, qui a de la peine à trouver ce qu'il veut dire, se met à tousser comme s'il avait avalé une arête, après quoi il reprend :

“ Mais de tout temps, le diable est intervenu... *intervenit*, pour punir les petits polissons, les drôles qui ne sont pas sages... Voilà ce que j'ai voulu vous faire entendre tout à l'heure en employant une figure métaphorique... hum !... hum !... ”

— Papa, qu'est-ce que c'est donc que cet homme en grande robe noire avec de la farine dans les cheveux, qui vient quand le diable s'en va et qui dispute aussi avec Polichinelle ?

— Oh ! pour cette fois, mon fils, c'est le commissaire...

— Qu'est-ce que c'est qu'un commissaire, mon papa ?

— Mon fils, c'est un homme qui est chargé de rétablir l'ordre et la paix...

— Pourquoi donc alors qu'il se dispute et qu'il se bat à coups de bâton avec Polichinelle ?

Nouvelle marque d'admiration du papa, qui commence à soupçonner qu'il porte sur ses épaules un petit Voltaire, et qui répond enfin :

“ Mon fils, c'est que probablement Polichinelle se sera refusé à payer ses contributions ou qu'il aura mis des pots de fleurs sur ses fenêtres malgré les ordonnances de police.

— Ah ! ah !... voilà Polichinelle qui est tué par le commissaire...

— Ceci, mon fils, est une preuve de la justice divine, qui veut que tôt ou tard les mauvais sujets reçoivent le châtement dû à leur conduite...

— Ah ! non... Polichinelle se relève... il tue le commissaire...

— C'est que probablement ce commissaire-là avait deux poids et deux mesures, et que la Providence aura voulu le punir par la voie de Polichinelle.

— Papa ! papa ?.. le commissaire n'est pas mort... le voilà qui reprend le bâton... il tue Polichinelle !...

— Alors, mon fils, c'est que décidément Polichinelle est un misérable, et que c'est lui qui se sera mal conduit avec quelque sergent de ville...

— Papa !... papa... Polichinelle n'est pas mort... le voilà qui reprend le bâton... et qui tue le commissaire !... Oh ! comme il tape dessus !... ”

Le papa commence à trouver assez difficile d'exprimer à ses enfants la morale de la pièce

jouée par les marionnettes ; mais en ce moment il est pris par un étournement qui le tire d'un embarras pour le jeter dans un autre : car, lorsqu'on vient d'éternuer, vous savez que l'on éprouve assez ordinairement le besoin de se moucher, cela est surtout indispensable aux personnes qui prennent du tabac.

Notre homme, après avoir éternué, donnerait out au monde pour pouvoir prendre son mouchoir dans sa poche. Mais trouvez donc le moyen de fouiller à votre poche quand vous tenez un petit garçon sur chaque bras !

Le papa de Dolphe et de Polyte se décide à ne point se moucher ; c'était le seul parti qu'il eût à prendre dans la position où il se trouvait.

Bientôt une dispute s'élève sur les épaules de l'homme marié : M. Dodolphe et Polyte s'arrachent mutuellement des mains un bâton de sucre d'orge ; les cris, les tapes accompagnent la querelle. Vainement le papa fait entendre ces mots :

“ Et bien ! Messieurs, avez-vous fini là-haut ?... Est-ce que je vous tiens en l'air pour que vous vous battiez ?... ”

— C'est lui qui m'a pris mon sucre !... ”

— C'est lui qui est un gourmand... ”

— C'est lui qui mange tout... ”

— Ne l'écoutez pas, papa, j'ai cassé le morceau en deux, je lui en ai donné la moitié...

— Papa, il a gardé le plus long... ”

— C'est pas vrai... il dit ça parce qu'il a déjà croqué la moitié du sien... ”

Pour mettre fin à la querelle, notre homme prend le sage parti de déposer ses deux fils à terre. Alors ceux-ci crient plus fort et veulent de nouveau voir Polichinelle, qui maintenant se bat avec un chat, lequel a remplacé le diable et le commissaire. Mais le papa, que la séance a fatigué, ne se sent pas de force à tenir de nouveau ses deux fils sur ses bras. Il les emmène, et, pour les calmer, leur achète du pain d'épice, puis des brioches, puis des pommes, puis des tablettes de chocolat... et leur fait boire du coco.

M. Dodolphe, qui est le plus âgé, ne se tient pas toujours tranquille près de son père. A chaque instant il lâche la main de l'auteur de ses jours pour aller regarder une image, ou voir jouer au bocuhon et aux billes. Parfois le petit Polyte veut aussi courir et aller tout seul comme son frère. Alors le malheureux père est bien embarrassé, obligé de courir en même temps après ses deux fils qui n'ont pas pris le même chemin ; il se hurte, se cogne sur les passants ; il reçoit des sottises de l'ur, des coups de coude de l'autre ; mais il ne fait pas attention à tout cela ; bien heureux si, après s'être mis en nage, il parvient à attrapper ses deux fugitifs et à les ramener avec lui !

Bientôt il s'aperçoit que son fils ainé a le nez écorché et l'œil presque noir, quoique habituellement il l'ait bleu ; que M Polyte, le plus jeune, a perdu tout un morceau de sa veste, et que son pantalon est fendu au genoux.

—Qu'est-ce que cela veut dire ? s'écrie le papa ; je ne vous ai perdus de vue qu'un instant, et vous vous présentez devant moi avec des *déficit*, des *horions* !..

—Papa, c'est un grand qui jouait au bouchon qui m'a donné un soufflet sur l'œil, en me disant que je marchais dans son jeu, je l'empêchais de gagner...

—Papa... , c'est une vieille femme qui avait un chien ; j'ai voulu le caresser, il a sauté aprè moi et m'a emporté un morceau de ma veste, et en me sauvant, je suis tombé sur mes genoux.

—Eh bien ! c'est gentil ; nous aurons de l'agrément en rentrant. Qu'est-ce que votre mère va me dire ?... Diables d'enfants, que je ne puis jamais ramener à la maison en bon état !

—Papa, porte-nous...

—Papa, porte-moi...

—Ah ! fichtre non, par exemple ; vous allez marcher, mes gaillards ; je vous ai portés assez longtemps devant Polichinelle. D'ailleurs, ce n'est pas la peine de demander à vous promener, si vous voulez continuellement que je vous porte.

—Papa... , c'est encore bien loin, chez nous...

—Non... ; trois cents mètres, environ...

—Qu'est-ce que ça veut dire, papa ?..

—Ma foi !... cela veut dire... C'est un mot grec, voyez-vous, mes enfants ; et quand vous saurez le grec, vous comprendrez tout cela comme père et mère.

—Je suis las... Hi, hi, hi...

—J'ai mal au pieds...

—Allons, Polyte, allons, Dodolphe, montrez que vous êtes de petits hommes... ; ne vous faites pas traîner comme des enfants...

—Alors, chantez-nous une chanson...

—Ah ! oui, papa. Malbrouck... ; tu a promis de nous l'apprendre.

—Eh bien ! j'y consens... Je vais vous chanter la romance de Malbrouck ; mais vous répétez avec moi... Faites bien attention... ; vous la chanterez ensuite devant votre maman, et ça la flattera.

—Oui, papa.—Oui, petit père."

Enfin, ce Monsieur rentre chez lui, et là il est grondé par sa femme, pour avoir laissé ses enfans attrapper des écorchures au visage et déchirer leurs vêtements.

C'est bien naturel d'aimer ses enfants, il n'y a aucun mal à les promener ; mais lorsqu'un homme marié prend exactement l'emploi d'une bonne d'enfant, il devient ridicule même aux yeux de sa femme, et c'est fort dangereux.

Car la plupart des femmes ne conservent de l'amour pour leur mari qu'autant qu'elles lui reconnaissent sur elles une supériorité, et le ridicule tue toutes les supériorités.

L'HOMME MARIÉ AU SPECTACLE AVEC SA FEMME.

Madame a envie d'aller au Vaudeville : Monsieur lui dit, au moment de sortir pour aller au spectacle :

—Ma chère amie, ce qu'on donne ce soir au Vaudeville ne me paraît pas devoir être bien amusant. Allons aux Français, il me semble que c'est préférable.

—Qu'est-ce qu'on donne aux Français ?

—*Le mariage de Figaro*.

—Nous l'avons vu et revu je ne sais combien de fois.

—C'est égal, c'est toujours amusant ; et puis c'est si bien joué ! Tiens, décidément, nous allons aux Français."

Madame n'insiste pas ; son mari a bien voulu la mener au spectacle, c'est déjà un grand effort qu'il a fait, elle veut lui témoigner sa gratitude en se laissant conduire au théâtre qu'il préfère.

On arrive au spectacle ; on se place dans une loge. Madame est sur le devant, Monsieur à côté d'elle ; mais au lieu de regarder sur la scène, il braque sa lorgnette sur toutes les dames qui sont dans la salle, et il tourne le dos aux acteurs et à sa femme.

La pièce se joue, Monsieur lorgne toujours en s'écriant de temps à autre : "Voilà une femme qui n'est pas mal... ; mais les lumières... , c'est bien trompeur... En voilà une qui a de bien belles dents... ; mais quelle coiffure !... quel air provincial !... On est mal ici, on ne sait où mettre ses jambes... , ses genoux... Ces loges sont trop petites... Ils ont la manie de faire des loges pour des nains... Je vais me mettre derrière..."

Monsieur passe derrière ; il continue de l'orgner. Sa femme lui fait quelquefois des remarques sur le jeu d'un acteur, il lui répond :

—Hein ?... Comment ?... ah ! ma foi, je n'ai pas entendu !.."

Au bout de quelques instants, Monsieur se re-place sur le devant, en s'écriant :

—On ne voit rien du tout derrière... ces loges sont très mal faites."

Et il se remet à lorgner dans la salle, en faisant ses réflexions à sa femme qui aimerait mieux entendre la pièce.

Pendant l'acte suivant, Monsieur a vu un de ses amis à l'entrée du balcon, et il va causer avec lui. Il revient comme l'acte finit, et ressort bientôt de la loge pour aller se promener au foyer.

Cette fois il reste plus longtemps dehors ;

quand il revient, le quatrième acte est commencé.

Sa femme lui dit d'un ton un peu fâché :

« D'où viens-tu ?

Du foyer... J'ai causé avec quelques connaissances...

—Et je reste seule, moi !

—Ah dame ! ma bonne amie, je ne peux pas rester toute une soirée cloué à la même place, cela me donne des inquiétudes dans les jambes.. ; et puis, quand je veux causer avec toi, tu ne réponds pas.

—J'écoute la pièce, moi.

—La pièce ! .. eh, mon Dieu ! nous la savons par cœur, nous l'avons vue dix fois...

—C'est si bien joué !

—Oui, oui... ; mais je les ai tous vus là-dans... L'ouvreuse, l'ouvreuse..”

L'ouvreuse paraît à la porte de la loge.

« Donnez-moi le journal du soir, le *Moniteur* le *Messager*... n'importe... que j'aie quelque chose à lire.”

L'ouvreuse donne à Monsieur le journal... Notre mari se met à lire, et l'acte s'achève sans qu'il ait un moment dit un mot à sa femme ou écouté une scène de ce qu'on joue.

Pendant l'entr'acte suivant, qui est le dernier, il veut absolument sortir pour acheter des oranges ; mais sa femme lui dit très positivement qu'elle n'en veut pas. Il faut donc qu'il reste dans la loge. Il se lève et se rassied à chaque instant ; il se remet à braquer sa lorgnette sur une assez jolie personne qu'il a aperçue dans une loge de face, et, pour mieux la regarder, tourne tout à fait le dos à sa femme.

On commence le cinquième acte, et Madame ne peut pas s'empêcher de dire à son mari :

« En vérité, vous avez une singulière façon de vous tenir au spectacle !... si des personnes de notre connaissance vous voient me tourner le dos, elles doivent croire que nous faisons un triste ménage.”

Monsieur se retourne et se met à regarder la scène en murmurant :

« Ah ! si tu te fâches ! alors, c'est différent.”

L'acte se joue... Monsieur ne bouge plus... Quand la pièce est finie, Madame se tourne vers son mari pour voir s'il est satisfait ; elle s'aperçoit alors que son mari dort profondément.

Madame pousse Monsieur, qui ouvre les yeux et tâche de paraître fort éveillé, en s'écriant :

« Ah bravo ! bravo ! ils ont joué supérieurement, je suis très content.”

Et on rentre chez soi. Mais Madame se dit : « Il me semble qu'il aurait tout aussi bien pu me mener au Vaudeville.”

PAUL DE KOCK.

LE PAIN ROSE.

Nul ne l'ignore, notre siècle est celui des inventions par excellence.

Impossible de faire aujourd'hui un pas dans la rue sans donner du pied contre une invention nouvelle.

—Un jour, un savant entouré de cornues et d'alambics vous appelle dans son cabinet d'études, qui est un laboratoire.

—Monsieur, vous dit-il, voilà un caillou... Regardez bien ce caillou ; c'est un caillou gris avec des veines d'azur. Eh bien ! avec un peu de chimie, je vais tirer de ce caillou :

Du cirage anglais,

Des bretelles,

Un étui à lunettes,

Des cure-dents,

Une paire de pantoufles brodées.

Vous regardez cet homme de travers, croyant qu'il vous prend pour dupe, et, quoi vous avez tort ; les savans se trompent, mais ils ne trompent pas. Le vôtre, à l'aide de la chimie, trouve tout ce qu'il a promis dans le caillou en question. Qui sait ? il y découvrirait peut-être une montre à répétition et du sirop de groseilles, s'il voulait s'en donner la peine.

Quant à moi, j'ai vu de mes deux yeux tant de choses extravagantes exécutées par les savans, que je suis disposé à tout croire. On viendrait me dire : « Un chimiste a trouvé moyen de faire des châles du Thibet avec du poil de lapin, » que j'y ajouterais foi.

Ce qui m'enhardit à regarder MM. les savans comme capables de tout, c'est une découverte récente que vient de pratiquer M. Lobjoy, chimiste-appariteur du collège Louis-le-Grand.

Ce monsieur a consacré ses veilles à inventer du pain rose.

Ce pain, je l'ai vu, j'en ai mangé, qui plus est. Chose bizarre ! chose plus étrange que les deux bouts d'une flûte de deux sous ! ce n'est pas du pain, ce n'est pas du gâteau non plus, ni de la confiture, et cependant c'est de tout cela à la fois.

M. Lobjoy se sera probablement dit : Il existe une importante lacune dans notre système gastronomique, je vais tenter de la combler. Nous avons du pain pour déjeuner, du pain pour souper ; nous avons du pain jocko, du pain de pâte-ferme, du pain de grauu ; il nous manque du pain de dessert.

Inventons donc un pain de dessert, un pain spécialement destiné à la mastication des abricots, du beurre, des ananas et autres friandises ; un pain comme il n'y en a guère, un pain comme il n'y en a pas.

M. Lobjoy a, en effet, à l'aide de la chimie, inventé le pain rose.

Dans le pain rose, il entre, à ce qu'on dit, la fleur de la farine, des jaunes d'œuf et de la compote de cerises en fusion.

Quoi qu'il en soit, on ne pense pas qu'avec son nouveau procédé, l'inventeur gagne de quoi manger du vieux pain. le pain de tout le monde, encore moins de la brioche.

REVUE DES MODES DE PARIS.

Daterons-nous ce bulletin, de modes de modes de Paris? En vérité ce serait une injustice, car jamais semaine ne fut plus dépourvue de nouveautés et de plaisirs. Les théâtres offrent aux banquettes des débuts, des pièces nouvelles; tout cela est bon peut-être, mais il n'y a pas à Paris, dans ce moment, ce noyau d'élite qui sanctionne un succès; aussi me garderai-je bien de vous parler de quelques jolis chiffons inventés en votre honneur, Mesdames, et qui doivent servir de transition pour vous conduire à l'automne. A l'automne? direz-vous, et l'été donc? Hélas! je crains bien qu'il ne passe en conversation... les uns disent que c'est un tour de saint Médard, qui s'est amusé à nous l'escamoter pendant quarante jours, pour voir un peu ce que feraient nos merveilleuses de leurs costumes d'été, et comme elles en tireraient de ce double hiver; d'autres disent que c'est un tour de saint Benoît. Que ce soit l'un ou l'autre de ces Messieurs, n'en voilà pas moins nos pauvres artistes forcés de faire de la mode sans style, de créer des monstres amphibies... amphibies c'est bien le mot technique, car il faut que la mode, cette année, ménage le froid et le chaud, le soleil et la pluie, le vent, voire même les tremblements de terre!

Toutefois la disette de nouveautés ne se fait pas sentir dans la maison Mariton, place de la Madeleine, No.2. On se croirait au commencement d'une saison, tant il y a de délicieux modèles que vous n'avez pas encore vus; et la forme des chapeaux ne varie pas, la manière de les orner les enouvelle à chaque instant. Mais ce sont surtout les bonnets qui montrent la fécondité de l'imagination qui les créa. Là, c'est un charmant bonnet Pompadour en point de Paris, orné de rubans roses et d'une demie-guirlande de jacinthes roses et de bruyères blanches. Ici, une gracieuse paysanne de tulle rose orné de trois rangs de dentelle de soie, plats sur le fond, plissés vers les joues; sur le côté, un groupe composé d'une petite rose et de branches de bruyère du cap. Une autre paysanne en tulle bleue ornée seulement de

blais de tulle et de deux clotides de rubans de tafetas bleu tendre. Et puis, une coiffure à papillon en dentelle de point et ruban vert chou; sur le côté, une rose et une branche de noisetier.

Vous parlerai-je aussi d'un petit bonnet coquet en tulle rose orné de ruches pareilles tournant deux fois, et sur le côté de branches d'accacias roses en voleur?

Mais je ne finirais pas si je voulais vous décrire tout ce que j'ai vu de charmant dans la maison Mariton. Je vous dirai seulement que ce n'est rien en comparaison des modèles d'automne.

Ces jours derniers nous avons vu une robe en barège rose, étant d'une forme nouvelle que je vais essayer de vous écrire.

Le corsage avait ce qu'on appelle les petits côtés lisses justes; à partir de là, et en forme de V, une pièce coulissée en long s'ouvrait en cœur sur le devant et le dos conservait cette même disposition, moins l'ouverture. Les manches, à coulisses, jusqu'au haut de l'avant-bras, avaient un bouillon assez bouffant dans le quel se plaçait le coude; des coulisses servaient d'épaulière et resserraient ce bouillon. La garniture se composait de trois fois quatre plis garnis d'une petite dentelle.

Pour la toilette, rien de mieux qu'une robe de point d'Esprit, façon à la vierge, ornée au bas de quatre ruches très basses formant neige. Petite ruche au corsage ainsi qu'aux manches.

AVIS AUX AGENTS ET ABONNÉS.

Messieurs les Agents du *Canadien*, à la campagne, qui voudront bien agir comme Agents pour *le Coin du Feu*, et qui recevront le prix d'abonnements, auront le soin de nous faire parvenir ce qu'ils recevront, car *le Coin du Feu* ne sera adressé qu'à ceux dont l'abonnement nous sera parvenu, avec le prix du port pour un semestre.

Les Abonnés et Agents des Campagnes du District de Montréal, pourront, s'ils le trouvent plus commode, faire leurs paiements ou remises entre les mains de M. E. R. FABRE, Libraire, Agent Général pour le District de Montréal.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRECHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.